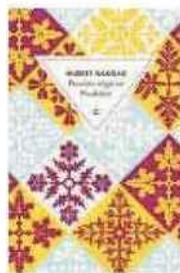


**CRITIQUE**
littéraire

Nocturnes indiens

HUBERT HADDAD Un vieux musicien israélien retrouve à Pondichéry une communauté juive ancestrale

PREMIÈRES
NEIGES SUR
PONDICHÉRY
D'Hubert Haddad,
Zulma,
184 p., 17,50 €.



MOHAMMED AISSAOUI
maissaoui@lefigaro.fr

C'EST un court roman, mais qui exige du temps pour être lu, car chaque mot est un chemin délicat qu'il faut parfois parcourir plusieurs fois.

Tout, chez Hubert Haddad, est d'une extrême délicatesse. Ses phrases sont si poétiques qu'elles peuvent s'apprécier seules et garder toute leur mystérieuse beauté. Elles sonnent comme des aphorismes. C'est le cas dans toute son œuvre composée d'exigence et de qualité, comme dans ce nouveau titre. Ce livre résonne

avec *Le Peintre d'éventail* paru en 2013, Prix Louis Guilloux et Grand Prix de la Société des gens de lettres.

Un homme se retirait alors dans une pension, au nord-est de l'île de Honshu (Japon), et s'attachait à un vieux jardinier qui excellait dans la peinture d'éventail et le haïku. Ici, c'est Hochea Meintzel, un vieil homme, violoniste israélien invité à un festival de musique, qui trouve refuge dans une pension à Fort Cochin (ou Kochi) en Inde, sur la côte Malabar, près de Pondichéry.

Meintzel est un grand musicien, né en Pologne, fils de déportés ; il a vu sa fille adoptive mourir lors d'un attentat à Jérusalem. C'est après ce drame qu'il décide de ne plus retourner en Israël.

Mémoire troublée

Autre marque de fabrique chez Haddad : le hasard est comme un personnage, un acteur même. Dans *Premières neiges sur Pondichéry*, Meintzel veut fuir Israël, ne se revendique pas juif, mais tombe dans cette Inde lointaine sur une communauté hébraïque ancestrale. Plus inattendu encore, les circonstances – et un ouragan nommé « *Rivière de perles* » – vont le conduire à entrer dans une synagogue et « jouer » au dixième rabbin afin d'être dix pour psalmodier le kaddish. Il a beau dire et répéter à ladite communauté qu'il n'est

pas leur homme, sa judéité le rattrape. Comme son passé.

Meintzel narre son double voyage dans l'Inde complexe et la mémoire troublée des Juifs de Pologne ou d'Éthiopie. Il convoque les cantiques, joue avec son érudition et son art qui fait de chaque bruit, de chaque silence, une musique. Par moments, il raconte avec son ouïe, comme le narrateur du *Parfum*, enfant doté d'un don unique qui le rend capable de percevoir toutes les effluves du monde, contait avec son odorat.

Il y a des pages qui constituent d'incroyables descriptions de sons. La musique est omniprésente, elle agit comme un hypnotiseur, un envoûtement. Le romancier n'écrit-il pas que « *les mélodies sont des âmes qui n'ont pas trouvé de corps* » ? Et un peu plus loin : la musique, « *c'est le temps même qui nous signale son passage. Il faut l'accueillir pour ce qu'elle a d'insaisissable, comme la vie, comme la succession obscure des événements...* ». Les phrases ondulent au gré des pérégrinations du narrateur. On ne sait par quelle magie le récit, malgré la mélancolie, les drames, l'exil forcé, diffuse quelque chose d'optimiste.

Est-ce grâce aux dernières lignes du roman ou de son exergue « *Écris le chant joyeux de la guérison, / le chant précieux de la délivrance, / et de ton futur ainsi tu te souviendras* » ? On lit Hubert Haddad comme on entre dans un lieu sacré. ■